Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

120-121 | 2010

Les cultures sportives au regard de la globalisation

Partout le même, chaque fois différent

Une interprétation du baseball taiwanais dans le contexte global

The Same Everywhere, Each Time Different: An Interpretation of Taiwanese Baseball in the Global Context

Jérôme Soldani

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/4236>

DOI : 10.4000/jda.4236

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2010

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Jérôme Soldani, « Partout le même, chaque fois différent », *Journal des anthropologues* [En ligne], 120-121 | 2010, mis en ligne le 18 juillet 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/4236> ; DOI : 10.4000/jda.4236

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Journal des anthropologues

Partout le même, chaque fois différent

Une interprétation du baseball taiwanais dans le contexte global

The Same Everywhere, Each Time Different: An Interpretation of Taiwanese Baseball in the Global Context

Jérôme Soldani

- 1 Six mois d'enquête au sein d'une équipe professionnelle de baseball à Taiwan m'ont conduit à m'interroger sur l'adaptation des joueurs étrangers (leur vie sur place et la façon dont ils s'intègrent parmi leurs coéquipiers) ainsi que sur les conditions nouvelles de leur pratique dans le contexte taiwanais¹. Lors d'entretiens avec des joueurs et des entraîneurs, taiwanais ou étrangers, deux ordres de discours se sont dégagés, à la fois opposés et complémentaires². Certains affirmaient : « partout la balle est ronde³ », signifiant que le baseball est ce qu'il est, fixé par des règles pléthoriques, les mêmes que l'on soit à Taipei ou à New-York. Toujours à propos du baseball d'autres déclaraient : « partout le même, chaque fois différent⁴ ». Dans les deux cas le baseball est considéré comme une seule et même pratique. Mais le second type de discours introduit comme nuance que les réalités rencontrées par les joueurs itinérants ne peuvent se résumer aux règles du jeu. À ces témoignages s'ajoutait l'observation quotidienne des difficultés de certains joueurs étrangers, américains surtout, à assimiler, ou ne serait-ce que comprendre, les directives de leurs entraîneurs taiwanais ou japonais qui parlaient peu leur langue. Celui qui, parmi ces derniers, se chargeait de la traduction s'étonnait souvent que ses efforts soient vains. Il pensait pourtant parler la même langue, celle du baseball, en se référant à un vocabulaire technique spécifique.
- 2 Ces observations soulèvent une question beaucoup plus fondamentale : comment saisir les mécanismes et les enjeux sous-jacents à la diffusion d'une « culture sportive » ? Je fournirai quelques éléments de réponse à travers l'exemple du baseball taiwanais, professionnel et amateur, apparu durant l'administration japonaise de l'île (1895-1945) et élevé au rang de « sport national » sous le régime chinois de Chiang Kai-shek et du Kuomintang⁵. Le baseball, qui s'est diffusé avec des caractéristiques fixées aux États-Unis

depuis le milieu du XIXe siècle, a-t-il été réapproprié par les Taiwanais et dans ce cas sous quelle(s) forme(s) ? Qu'est-ce qui le singularise ? Quels sont les enjeux nationaux et internationaux qui sous-tendent sa pratique ? Est-il nécessaire de redéfinir les contours du « système sportif » pour comprendre les « cultures sportives » dans le phénomène de globalisation ?

Système sportif, cultures sportives et modernité

- 3 Une redéfinition des notions et des concepts s'impose pour apprécier les modalités d'appropriation et les enjeux constitutifs de la diffusion du « sport » en général – ou plutôt de ce que je désigne par « système sportif » – ou d'un sport en particulier – plus exactement d'une « culture sportive ». Il semble vain de vouloir donner une nouvelle définition de ce que recouvre la notion de « sport ». Toutes les tentatives se sont jusqu'ici révélées infructueuses, en tous cas insatisfaisantes ou peu opérantes d'un point de vue théorique. Sans doute est-il préférable de proposer un ensemble de caractéristiques saillantes et structurelles qui définissent non pas ce qu'est le « sport », mais plutôt le « système sportif » dont l'émergence dans l'Angleterre du XIXe siècle constitue une véritable révolution par rapport aux systèmes des « jeux athlétiques » antérieurs, trop souvent désignés à tort comme des « sports anciens » ou « traditionnels ».
- 4 Allen Guttman (1978) dégage les sept caractéristiques structurelles et solidaires que sont le sécularisme (rupture avec le sacré), le principe d'égalité (dans la participation et ses conditions entre les adversaires), la spécialisation des tâches, la rationalisation de la pratique, l'organisation bureaucratique, la quantification de l'activité et la quête de records et de performances qui en découle. Dans cette énumération, il faut nuancer cependant la question du sacré dont l'importance est bien plus modeste que celle que lui confère Guttman. Elle est en réalité peu présente dans les « jeux athlétiques » les plus courants dans l'Angleterre préindustrielle (cricket, *folk football* ou golf). Sébastien Darbon (2008) insiste sur l'extraordinaire rupture qu'a constituée l'imposition d'un nouveau cadre spatio-temporel de la pratique et complète la liste des propriétés du « système sportif » avec la standardisation, l'uniformisation (garantie par l'élaboration toujours plus complexe des règles du jeu) et la potentielle universalité qu'il suppose. Il faut souligner aussi qu'en tant que « système » tous ces critères sont interdépendants. De ce point de vue, l'opposition que Guttman opère entre ce qu'il nomme les « sports modernes », correspondant aux critères précédemment énoncés, et les « sports primitifs » est peu probante, car ces derniers n'entrent pas dans le cadre conceptuel du « système sportif »⁶. L'expression « sport moderne » est donc un pléonasme dans la mesure où le « sport » est par définition moderne, et les pratiques qui n'entrent pas dans ce cadre bien spécifique correspondent plutôt à des « jeux athlétiques ».
- 5 Le « système sportif » est un cadre conceptuel issu de la modernité. Contrairement à ce que suggère Arjun Appadurai (2005 : 144), ce n'est pas un sport en particulier (en l'occurrence le cricket), mais bien le « système sportif » qui est une « forme culturelle dure [...] qui modifie plus vite ceux qui sont socialisés en son sein qu'elle ne se modifie elle-même ». Lors du processus de diffusion, c'est aussi à ce « système » que vont être confrontées, dans un premier temps, les catégories indigènes. C'est par cette mise en relation qu'il nous sera possible de mieux saisir la portée des réinterprétations, parfois extrêmes, que certaines sociétés opèrent sur les sports ou sur le « système sportif », qu'il convient de distinguer. Les cas célèbres du cricket des Trobriandais (Weiner, 1977) et du

football des Gahuku-Gama de Nouvelle-Guinée (Lévi-Strauss, 1962 : 46) fournissent des exemples parlant de « désportisation » : les objets sont détournés et échappent désormais au cadre du « système sportif » pour être totalement récupérés par les traditions culturelles locales. À l'inverse, le rejet de certains sports par certaines sociétés ne remet pas en cause l'adhésion au « système sportif ». Ainsi les Indiens ont écarté la pratique du rugby tandis qu'ils vouent une passion dévorante au cricket (Darbon, *op. cit.* : 324-336).

- 6 Si le cricket et le rugby relèvent effectivement du « système sportif », ils constituent deux « cultures sportives » bien distinctes. Celles-ci se définissent essentiellement par les règles du jeu qui encadrent la pratique. Elles forment un ensemble d'obligations et de libertés, constituant ainsi un cadre précis et contraignant. En d'autres termes, les règles du jeu définissent les « propriétés formelles » spécifiques d'un sport donné et élaborent une véritable « culture sportive » en façonnant des comportements et des pratiques constitués en système de référence (Darbon, *ibid.* : 321-323). Ce sont elles qui donnent une dimension virtuellement universelle à un sport donné. À l'intérieur de ce cadre contraignant, chaque société est libre d'imprimer sa marque sur le sport qu'elle adopte, par le biais d'un style de jeu remarquable, d'une organisation de la pratique qui lui est propre et d'enjeux sociaux et culturels spécifiques (Darbon, *ibid.*). La question est donc de savoir dans un premier temps si une société adhère ou rejette le « système sportif », puis d'observer les « cultures sportives » qu'elle a choisi d'adopter ou non, et selon quelles modalités celles-ci ont été réappropriées.

Sport et culture physique à Taiwan

- 7 La notion de « sport » est tout aussi ambiguë à Taiwan qu'elle peut l'être en France, aux États-Unis ou en Angleterre. Elle se traduit généralement par la notion chinoise de *tiyu*, qui recouvre pourtant un champ plus large. Le terme *ti* signifie le corps. *Yu* renvoie aux idées d'éducation et de culture (dans le sens de cultiver). Pour l'historien Andrew Morris (2004 : 16) « le *tiyu* était plus que du sport, de l'éducation physique, du fitness ou une combinaison de cela, son *yu* (aspect d'enseigner/cultiver) était un élément important qui prétendait transformer la culture physique moderne, avec sa légitimité scientifique, ses règles précises en ce qui concerne le mouvement physique et son accent mis sur l'enregistrement rationnel des records, en un ensemble de préceptes moraux relatifs à la façon de vivre et de jouer afin de façonner un nouveau citoyen discipliné et docile ».
- 8 Bien que le terme soit plus ancien, son sens actuel s'est forgé en Chine, au début du XXe siècle. Il appartient à un ensemble de mesures visant à la modernisation du pays et à sa réintégration dans le concert des nations. C'est le Parti nationaliste chinois (Kuomintang), qui renverse le gouvernement impérial des Qing et proclame la république de Chine en 1911, qui développe le *tiyu* avec la volonté de bâtir un « nouvel homme chinois ». Morris relève « la téléologie systématique de la relation entre force individuelle, discipline, et santé et la "force" militaire, industrielle et diplomatique d'un corps national » (*idem* : 3). Il choisit, par défaut précise-t-il, de traduire *tiyu* par « culture physique » (*physical culture*), et non par « sport » comme le ferait la plupart des dictionnaires bilingues (*idem* : 16). Il évite ainsi l'amalgame fait par de nombreux auteurs qui traitent (ou pensent traiter) de « sport » dans le monde chinois. Quoi qu'il en soit, c'est ce modèle que le Kuomintang impose à Taiwan dès 1945 et son « recouvrement⁷ » après un demi-siècle d'occupation japonaise.

- 9 *Tiyu* n'est pas la traduction chinoise de « système sportif », mais bien un autre cadre conceptuel. Il est vraisemblablement la solution médiane à la double question de l'adoption des sports en Chine au début du XXe siècle et du dépassement des problèmes structurels, historiques et culturels qui en résultaient, à savoir conjuguer tradition et modernité. La « culture physique » est un outil pour la fabrication des « bons citoyens » (*hao guomin*) sous la houlette d'un gouvernement soucieux du maintien de l'ordre social. Par son fonctionnement autonome, le « système sportif » tend à échapper à une telle forme de contrôle étatique. Or, dans la longue tradition politique chinoise, il est impensable que la gestion des corps individuels, directement liée à celle du corps social, soit désolidarisée des prérogatives du pouvoir. La compétition est sujette à caution, voire écartée du fait de la nécessité de cohésion sociale suggérée par le *tiyu*. En dehors de l'éducation des masses, la compétition doit, de préférence, être tournée vers les intérêts de la nation, non de l'individu. Elle relève aussi d'une éthique bien différente de celle des modèles anglais ou américain. Perdre la face (*mei mianzi*) dans l'échec ou la faire perdre à l'adversaire dans le triomphe est jugé déshonorant. Accepter la défaite, et par là son infériorité, l'est tout autant. La conception de la « culture physique » rejette celle du fair-play (Boucher, 2008). Elle est en quelque sorte une forme de « désportisation » du « système sportif » et de résistance à la modernité (ou de sa domestication).
- 10 Il existe cependant un autre terme chinois pour désigner les « sports », celui de *yundong*. *Yun* et *dong* sont deux caractères ayant à peu près la même signification, à savoir : « bouger, se mouvoir, se déplacer ». *Yundong* peut aussi prendre les sens de « campagne » en politique ou de « mouvement » en tant qu'action collective. Les termes *tiyu* et *yundong* sont tour à tour employés pour constituer le champ sémantique du sport. « Sport de combat » et « sport nautique » se traduisent respectivement par *boji yundong* et *shuishang yundong*. « Journaliste sportif » ou « événement sportif » se traduisent par *tiyu jizhe* et *tiyu shijian*. L'expression « pratiquer un sport » combine les deux termes : *congshi yi xiang tiyu yundong*. Bien qu'elle en déborde les contours, la notion chinoise de *tiyu* correspond à celle de « sport » dans son acception courante. Celle de *yundong* désigne plutôt la pratique d'un sport en particulier.
- 11 Au cours des dernières années, on remarque cependant une diminution significative de l'emploi du terme *tiyu* au profit de celui de *yundong*, dans le langage courant, dans la presse et dans les appellations officielles à Taiwan. Elle témoigne d'un retrait progressif de la « culture physique » et d'un alignement croissant sur le « système sportif ». Mais cette tendance est en retard sur les changements profonds qui opèrent depuis les années 1970. L'isolement politique de Taiwan – suite à la perte de sa représentation à l'ONU en 1971⁸ – exigeait le maintien de relations internationales par d'autres voies. Le sport s'est rapidement imposé comme l'une d'elle. Mais il fallait pour cela sortir du cadre du *tiyu* et répondre aux conditions du « système sportif », tout en conservant des singularités perceptibles. Jouant sur de nombreuses ambiguïtés, le baseball est à la fois devenu le fleuron de la « culture physique » nationaliste à l'intérieur du pays et le porte-étendard de la république paria à l'extérieur. L'une de ses principales vocations demeure, de nos jours encore, l'inscription de Taiwan dans le monde du baseball.

Le baseball et les limites de sa diffusion dans le monde

- 12 En dépit des débats récurrents sur la date et le lieu précis de sa genèse – il a même été suggéré une paternité britannique remontant au XVIII^e siècle – c’est bien aux États-Unis, au milieu du XIX^e siècle, que le baseball acquiert la plupart des caractéristiques qu’on lui connaît aujourd’hui. Ce sont ces propriétés formelles qui vont se diffuser à travers le monde⁹.
- 13 Un match de baseball oppose deux équipes de neuf joueurs (plus les remplaçants). Elles alternent leur position en attaque et en défense lors de chacune des neuf manches de la partie. En défense, chaque joueur occupe une place qui lui est propre sur le terrain. En attaque, chacun se succède à la batte dans un ordre décidé au préalable.
- 14 Le terrain forme un cône dont la base est un angle droit et d’où partent les deux lignes de démarcation du champ réglementaire qui se rejoignent à 100 mètres par une courbe. L’extrémité intérieure du terrain est un carré de 27 mètres de côtés appelé diamant, dont chaque angle est signalé par une base. Celle d’où partent les lignes est appelée *home base*. C’est de ce point que le batteur attend les balles du lanceur pour les frapper. Le lanceur, pilier de la défense, opère du haut d’un monticule de 27 cm de hauteur qui se trouve au centre du diamant, à 18 mètres de la *home base*. Il adresse ses balles au receveur qui est accroupi juste derrière le batteur. Chacune des trois autres bases est gardée par un joueur défenseur. Entre celles-ci circule un autre défenseur dit arrêt-court. Les trois derniers défenseurs sont disposés à gauche, à droite et au centre du champ extérieur, proches de la limite courbe du terrain.
- 15 Une équipe marque un point chaque fois que l’un de ses joueurs attaquants réalise un tour de circuit (dans le sens inverse des aiguilles d’une montre), c’est-à-dire franchit toutes les bases et retourne sur celle depuis laquelle il battait. L’équipe victorieuse est celle qui cumule le plus de points au terme des neuf manches réglementaires. En cas d’égalité, des manches supplémentaires sont jouées jusqu’à ce que les adversaires se départagent.
- 16 La diffusion de ce sport suit généralement les canaux de la puissance économique américaine¹⁰. Le Vieux Continent reste par ailleurs relativement imperméable à cette influence. Seuls les Pays-Bas et l’Italie peuvent prétendre à un niveau de pratique international. L’Allemagne, l’Espagne, la France et la Grande-Bretagne n’hébergent que de petites ligues amateurs. Il n’y a là rien de comparable avec les grandes aires géographiques de l’expansion du baseball, là où il s’est imposé comme une véritable passion nationale¹¹.
- 17 Si les États-Unis dominant encore le baseball international c’est grâce à leur ligue professionnelle : la Major League. Mais deux grandes aires géographiques contestent cette suprématie : l’Amérique latine et l’Asie orientale. La principale menace pour l’hégémonie américaine se situe dans la Caraïbe, plus précisément dans les anciennes colonies espagnoles où les États-Unis ont pris le relais économique de la métropole ibérique¹². Cuba, en tête, domine le baseball international amateur depuis plus d’un demi-siècle (Gonzalez-Echevarria, 1999). La République dominicaine fournit de nombreux joueurs à la Major League (Klein, 1991 ; Ruck, 1999). On assiste aussi à l’émergence d’un baseball

latino-américain continental, où s'illustrent le Mexique, le Venezuela et le Nicaragua avec des ligues et des équipes nationales de plus en plus performantes.

- 18 En Asie orientale, le baseball est dominé par le Japon, Taiwan et la Corée (deux de ses anciennes possessions), et dans une moindre mesure la Chine et les Philippines (Reaves, 2002). Comme Cuba, le Japon conteste la suprématie américaine dans les compétitions internationales depuis plusieurs décennies. Il a même fini par s'imposer au cours des dernières années en développant notamment la seule ligue professionnelle au monde capable de concurrencer la Major League en termes de qualité de jeu et d'affluence dans les stades¹³. Ce constat relativise cependant la portée de la diffusion du baseball à la surface du globe, dans sa dimension professionnelle tout du moins. Le club des grandes nations de baseball demeure très fermé (Gmelch, 2006b).
- 19 Paradoxalement, aucun autre sport ne peut prétendre à une littérature aussi vaste, qu'elle soit technique ou romanesque, qui lui soit spécifiquement consacrée ou qui lui fasse référence. Peu de pratiques sportives jouissent de représentations sociales si profondément ancrées dans les sociétés qui l'ont adopté, à commencer par les États-Unis où il est couramment appelé *national pastime* (McGimpsey, 2000). Il s'est développé autour du baseball, et en son sein, une « culture » d'une grande sophistication (Gmelch, 2006c : 47-71). Le dictionnaire que lui consacre Paul Dickson (1999) contient plus de 550 pages et 7 000 entrées pour des termes techniques, des expressions spécifiques, des crochets historiques, des anecdotes, des noms d'équipes et de joueurs, et donne à ce sport une dimension de langage quasi autonome. On peut se demander alors comment ce langage si particulier se diffuse avec la pratique et comment il est traduit et réapproprié par les sociétés qui l'ont adopté.

Le baseball de Taiwan et ses traductions

- 20 Les sports, au sens que j'ai précédemment proposé, apparaissent à Taiwan sous l'occupation japonaise (1895-1945). Les circonstances de cette introduction sont encore mal connues. L'une des rares certitudes est l'absence des pratiques sportives avant l'arrivée des Japonais (Tsai, 1992 : 88). Le baseball avait été introduit au Japon dès la fin des années 1860 ; il y avait rencontré un succès fulgurant et s'était installé rapidement comme le sport favori des Japonais. À Taiwan, les colons s'adonnèrent à leur passion nationale dès les premières années de leur présence sur l'île (*idem* : 13). Les colonisés s'intéressent très tôt à cette nouveauté, mais sa pratique reste, dans un premier temps, l'apanage des occupants. Ceux-ci ne souhaitent ni partager, ni faire jeu égal, avec les populations locales qu'ils jugent inférieures. Certains redoutent par ailleurs que cela n'attise leurs consciences identitaires¹⁴ (*idem* : 92). Il faut attendre le tournant des années 1920 pour que le sport soit associé à la profonde réforme du système éducatif initiée par l'administration japonaise dès son arrivée¹⁵. Dans les nouvelles écoles publiques, les enfants taiwanais des deux sexes peuvent pratiquer la course, le tennis, le basket-ball, le volley-ball et la natation ; tandis que le rugby, le football (*soccer*), le hockey (sur gazon) et le baseball sont réservés aux garçons (Tsurumi, *op. cit.* : 169). De nos jours, cet héritage est encore très présent dans les nombreuses écoles taiwanaises qui entretiennent une équipe.
- 21 La première conséquence de cette ascendance est l'élaboration d'un langage particulier au baseball taiwanais qui est un mélange de termes japonais, hokkiens¹⁶, mandarins et anglais. La plupart des termes techniques du jeu sont aujourd'hui traduits en hokkien et

en mandarin, les deux principales langues parlées à Taiwan. Mais la terminologie japonaise (et plus rarement américaine) a été conservée pour certains.

- 22 Le mandarin, chinois standard et langue officielle (*guoyu*) à Taiwan depuis 1945, est aussi la langue officielle de la ligue professionnelle nationale, la Chinese Professional Baseball Association (CPBL). Les annonces officielles, les interviews et les commentaires (télévisés ou radiophoniques) se font en chinois. Mais c'est le hokkien, ou taiwanais (*taiyu*) – langue de la population majoritaire hoklo qui fut marginalisée et même un temps interdite par le gouvernement du Kuomintang – qui est la langue de communication courante au sein de la plupart des équipes, professionnelles ou non. Le meeting d'avant-match qui se donne à huis clos dans les vestiaires et où il est décidé de la stratégie qui sera adoptée durant la rencontre, ainsi que des signes codés qui seront employés, se déroule systématiquement et presque exclusivement en taiwanais.
- 23 Les joueurs étrangers se voient attribuer un nom écrit en caractères chinois au dos de leur maillot qui reproduit (parfois très approximativement) la prononciation de leur patronyme ou de leur prénom en chinois (de préférence le plus simple), ou encore d'un produit commercialisé par l'entreprise propriétaire de l'équipe pour laquelle ils jouent. Le lanceur dominicain Ravelo Manzanillo, était quant à lui affublé du nom de Baiwei, la traduction chinoise des bières Budweiser partenaires de son équipe (Morris, 2006 : 76).
- 24 Cette hybridité, qui n'est pas absente de la pratique linguistique quotidienne à Taiwan, caractérise aussi la rhétorique des tribunes lors des matchs professionnels et internationaux. Chants, slogans, quolibets peuvent allier plusieurs de ces langues ou toutes à la fois. Ils participent à une cacophonie continue où se mêlent plusieurs instruments de musique, à vent et à percussion, et des paires de cônes en plastiques aux couleurs de l'équipe supportée¹⁷, frappés l'un contre l'autre par la majeure partie des spectateurs. Ce vacarme organisé est toujours rythmé par un tambour comparable à ceux des temples et des processions de la religion populaire taiwanaise. Cette animation aux couleurs locales procède d'ailleurs d'une logique similaire à celles des manifestations religieuses, à savoir la recherche d'une ambiance « chaude et bruyante¹⁸ » pour accéder à l'efficacité symbolique.
- 25 Bien que les règles du jeu soient partout les mêmes (ou presque) et que le baseball ait développé un langage technique quasi autonome, ces traductions peuvent être à l'origine de malentendus importants. Mais ces questions linguistiques ne sont pas aussi inquiétantes pour les joueurs étrangers que les différences qu'ils rencontrent parfois dans les pratiques corporelles. Dans le milieu professionnel, les joueurs savent généralement ce que l'on attend d'eux. À Taiwan, les étrangers sont généralement libres d'agir à leur gré¹⁹. En conséquence, les réglages techniques portent le plus souvent sur des détails. Mais il arrive que des aspects plus problématiques soient abordés. Ainsi l'exemple d'un lanceur américain qui fait des essais pour intégrer une équipe taiwanaise. Malgré les conseils avisés d'un autre lanceur, en l'occurrence son compatriote et ami, il ne parvient pas à mettre en pratique les consignes de son entraîneur, quant à lui japonais. L'Américain finit par désespérer après de nombreuses tentatives infructueuses pour réaliser la succession de mouvements souhaitée. Il pratique le baseball depuis plus de quinze ans et à différents niveaux, mais on ne lui avait jamais demandé jusqu'ici de changer radicalement sa façon de lancer. Contrairement aux Américains, qui emploient le plus souvent la force du bras, les Japonais préfèrent utiliser l'élan de la partie inférieure du corps pour donner l'impulsion à leur lancer. C'est cette méthode qui a le plus souvent cours à Taiwan. Or, il est difficile de changer des gestes devenus automatismes après des

répétitions inlassables des années durant à l'entraînement et pendant les rencontres. Avec moins d'un mois pour s'exercer, le lanceur ne put se conformer aux exigences de son entraîneur et intégrer le groupe. Il dut retourner aux États-Unis.

- 26 Cette technique de lancer est à l'origine d'un choix stratégique spécifique. Alors que les Américains jouent presque systématiquement une « balle rapide » (*fastball*) dans les premiers lancers, Japonais et Taiwanais pourront recourir à une « balle courbe » (*curvball*) plus lente mais plus précise, plus difficile aussi à frapper pour le batteur. Une logique similaire régit également ce poste. Sur le continent américain et dans les pays de la Caraïbe, les frappes sont amples, les bras éloignés du corps, pour plus de puissance. On attend de chaque joueur qu'il puisse frapper le *homerun*²⁰ chaque fois que cela est possible. Les batteurs taiwanais optent plus souvent pour une frappe plus courte et plus précise, les bras presque collés au corps. C'est une préférence pour le « coup sûr » (*hit*) qui garantit une progression sur le circuit, bien que plus lente. Celle-ci se fait une base après l'autre, parfois au prix d'un sacrifice *bunt*²¹. C'est au collectif dans son entier qu'incombe la tâche de marquer les points, plus qu'à l'exploit individuel que serait une frappe hors des limites du terrain.
- 27 La cohésion du groupe est consolidée par la vie en dortoir que la plupart des joueurs taiwanais expérimentent depuis leur entrée dans une équipe de l'enseignement secondaire²². Le groupe se structure sur la base des relations entre les aînés (*xuezhang*) et les cadets (*xuedi*). Les premiers sont le plus souvent les titulaires de l'équipe. Ils servent de modèles et dispensent leurs conseils aux seconds. Ceux-ci sont le plus souvent mis à contribution pour de basses besognes et sévèrement brimés si leur comportement laisse à désirer. Cette organisation répond aux principes de la piété filiale (*xiao*) qui structurent les rapports sociaux – horizontalement et verticalement – et constituent un ensemble de prescriptions et de comportements qui régit les devoirs envers les ancêtres et les parents.
- 28 Ce sont les entraîneurs qui occupent la place de pères symboliques des joueurs scolaires (ils sont considérés comme des aînés par les joueurs professionnels). Ils exigent d'eux discipline (*jili*), politesse (*limao*) et respect du règlement (*guiju*). Si leurs directives ne sont pas correctement appliquées, sur le terrain comme en dehors, les jeunes joueurs s'exposent à des punitions qui peuvent aller jusqu'à des châtiments corporels : tours de terrain jusqu'à l'épuisement (voire le vomissement), coups de batte ou de trique en bambou... Du point de vue des joueurs américains, ces pratiques sont inconcevables et relèvent de l'illégalité. Les souvenirs d'enfance des Américains renvoient plutôt aux échanges de balles entre père et fils, le *catchball*²³, qui est une pratique qui, bien qu'existante, est moins répandue à Taiwan.
- 29 Le détournement de certaines dimensions du jeu ou de règles est parfois amèrement expérimenté par les joueurs américains une fois sur le terrain. Il est, par exemple, tacitement convenu entre les équipes de la ligue professionnelle taiwanaise, qu'on ne peut plus voler de base²⁴ au-delà de dix points d'avance sur les adversaires. Il s'agit de se comporter respectueusement et de ne pas chercher à humilier l'autre²⁵. Comme me l'ont plusieurs fois souligné des joueurs américains officiant à Taiwan, aux États-Unis ne pas profiter d'une occasion d'aggraver le score relève quasiment de la faute professionnelle.
- 30 Le baseball taiwanais préfère l'évitement aux chocs frontaux et violents auxquels on assiste souvent dans d'autres pays où la charge et la projection d'un défenseur en position d'obstruction n'y soulève pas l'ire des coéquipiers et des supporters de l'agressé. La glissade (*slide*) est vivement recommandée à Taiwan pour atteindre une base au terme d'une course et éviter l'élimination en étant touché par la main du défenseur en

possession de la balle. Cette tendance s'inscrit dans une volonté de prévention des blessures et de préservation de l'intégrité corporelle des acteurs qui entre en résonance avec les obligations de la piété filiale soulignées par Marcel Granet (1998 : 117) : « la plus rigoureuse des pratiques de la piété filiale se rattache aux mêmes idées : un fils pieux doit conserver son corps intact ». Suivant la même logique, des règles d'exclusion pour les lanceurs sont spécifiquement prévues par la ligue professionnelle taiwanaise. Si l'un d'eux touche un batteur à la tête (ou n'importe quelle partie de son corps après avoir subi un *homerun*) il doit être immédiatement remplacé. La première fois que cette situation se présentait, beaucoup de lanceurs étrangers ne comprenaient pas pourquoi leur entraîneur leur demandait de sortir du terrain.

- 31 Ce catalogue des spécificités du baseball taiwanais et des incompréhensions qu'elles engendrent pour ceux qui n'ont pas évolué au sein de son système n'est pas exhaustif. Bien entendu, nous nous trouvons ici à la frontière entre la réalité de la pratique et un idéal de l'ordre des représentations sociales. Un lanceur taiwanais peut très bien utiliser la force de son bras. Les meilleurs batteurs se verront rarement assignés à l'obligation de frapper un « coup sûr » ou de réaliser un *sacrifice bunt*. Un vol de base avec dix points d'écart sera justifié pour la conquête d'un record. L'usure extrême de certains joueurs employés à l'excès durant leur scolarité est en contradiction avec la logique de préservation des corps.
- 32 Entre la fin des années 1960 et la fin des années 1990, la pression sur les équipes et les jeunes joueurs, qui ont constitué par la suite les premières générations de professionnels, fut d'autant plus considérable que leur vocation ultime était de défendre les couleurs de la nation dans les compétitions internationales²⁶. La disposition des corps au service de l'État s'inscrit au sommet des exigences de la piété filiale. Elle a longtemps justifié le sacrifice de joueurs prometteurs et souligne l'importance des enjeux internationaux pour le baseball taiwanais²⁷.

Jouer sa place dans le monde

- 33 Sport des occupants dans les premières années de son introduction à Taiwan, le baseball a rapidement gagné l'adhésion des colonisés, et plus particulièrement des jeunes générations scolarisées dans le nouveau système éducatif mis en place par les Japonais. Tourné vers la métropole, il s'est inscrit très tôt dans un espace qui déborde les limites de Taiwan. La retransmission en direct de rencontres à la radio locale permet la normalisation des traductions des termes techniques du baseball en hokkien.
- 34 La première équipe indigène à s'illustrer dans l'histoire du baseball taiwanais fut une formation exclusivement aborigène qui réalisa une tournée triomphale au Japon en 1925. En 1931, l'équipe de l'Institut agricole et forestier de Chiayi²⁸, constituée de quatre aborigènes, trois Japonais et deux Han, termina seconde du prestigieux tournoi du Koshien²⁹ disputé près d'Osaka. Aujourd'hui encore, ces événements donnent lieu à des débats houleux : métaphore de la lutte contre l'opresseur ou affirmation d'une volonté d'être assimilé à l'Empire colonial ? Ils expriment plus vraisemblablement le désir de faire jeu égal avec les maîtres de l'île (Morris, 2006 : 66-69). Le départ des Japonais en 1945 n'entama nullement la passion des Taiwanais pour le baseball. Il continue d'être le catalyseur culturel où se jouent les sentiments antagonistes, entre résistance et acceptation, des colonisés envers les colons³⁰.

- 35 Au-delà des seuls emprunts du langage, le baseball taiwanais est grandement tributaire des adaptations techniques japonaises. Ainsi observe-t-on les mêmes préférences pour les balles plus lentes et courbes dans le lancer et des frappes moins amples mais plus précises à la batte. La structure hiérarchique qui régit les équipes scolaires est très proche de celle qui a toujours cours au Japon. La relation entre *xuezhang* et *xuedi* trouve sa contrepartie dans celle entre *senpai* (aîné) et *kôhai* (cadet)³¹. Une même discipline quasi militaire est exigée et les sanctions sont aussi implacables (Whiting, *op. cit.* : 242-248). Ce parallèle est très souvent revendiqué à Taiwan, notamment par les entraîneurs scolaires, comme le « style traditionnel » ou « style japonais », positivement connoté. Il est opposé à un style dit « américain » associé à une forme de modernité que certains font volontiers rimer avec laxisme dans le cas de certaines équipes scolaires qui se montrent trop complaisantes à l'égard de leurs joueurs.
- 36 Après le « recouvrement » de 1945, et plus encore après son repli à Taiwan suite à la défaite face aux forces communistes de Mao Zedong en 1949³², le gouvernement nationaliste choisit, plutôt que d'en interdire la pratique, de reprendre à son compte le baseball, pourtant considéré comme un stigmate de l'ère japonaise. Le but est de s'appuyer sur une pratique largement diffusée dans la société taiwanaise pour l'associer au mouvement nationaliste d'éradication des marqueurs culturels japonais et de re-sinisation des Taiwanais « pollués » par un demi-siècle d'occupation (Morris, 2004 : 235-236). Il fallait pour cela l'intégrer au vaste programme de l'éducation physique des masses que représente le *tíyu*.
- 37 Dans les années 1970, le baseball devient un pilier de la diplomatie de la république de Chine en exil à Taiwan, évincée de l'ONU en 1971 au profit de la République populaire avec laquelle l'allié américain établit des relations diplomatiques en 1979³³. En 1969, les joueurs taiwanais triomphent pour la première fois dans les séries mondiales de la Little League Baseball (catégorie des 10-12 ans) qui se disputent à Williamsport aux États-Unis. Entre 1969 et 1996, ils dominent outrageusement cette compétition en la remportant à dix-sept reprises. L'équipe victorieuse en 1971 est reçue par le couple présidentiel et Chiang Kai-shek présente les joueurs comme de « vertueux citoyens chinois » (Yu & Bairner, 2008 : 225). Les jeunes joueurs taiwanais, censés représenter les valeurs confucéennes par « l'accent porté sur le travail d'équipe et le respect de l'autorité » (Sundeen, 2001 : 256), deviennent finalement, aux yeux de leurs adversaires et du public américain, des robots fabriqués pour gagner (*idem* : 258). Pour s'assurer de la victoire, le gouvernement n'hésite pas à falsifier l'identité et l'âge des joueurs³⁴ (Yu, 2007 : 66-68 ; Yu & Bairner, *op. cit.* : 224). Il glorifie à l'excès les triomphes en Little League Baseball et les équipes victorieuses, jusque dans les manuels scolaires. L'importance réelle de ces tournois juniors est amplifiée démesurément (Yu, *op. cit.* : 72). C'est à cette même période que, profitant de l'essor de la télévision à Taiwan, alors étroitement contrôlée par l'État, le mandarin s'impose comme la langue du baseball officiel. Sur le sol américain, ces exploits permettent d'entretenir les liens avec les Chinois d'outre-mer qui représentent une manne financière et un appui diplomatique non négligeables pour le régime (Yu & Bairner, *op. cit.* : 229).
- 38 De son côté, le mouvement indépendantiste taiwanais n'est pas en reste et profite de la finale de 1971 pour faire survoler le stade par un avion remorquant une banderole sur laquelle il est écrit : « Longue vie à l'indépendance taiwanaise. Go Go Taiwan ». Ce faisant, ils étalent au grand jour des aspirations autres que celles d'une Chine nationaliste et défient par la même occasion l'implacable loi martiale instaurée à Taiwan par le

Kuomintang dès 1949³⁵. Mais pour les nationalistes comme pour les indépendantistes, il fallait que Taiwan (ou la république de Chine) préserve coûte que coûte sa visibilité internationale. Les premiers entendent ainsi poursuivre leur lutte contre le pouvoir communiste en Chine continentale. Les seconds affirment de la sorte la possibilité d'une république de Taiwan complètement distincte de la Chine qui continue de revendiquer sa souveraineté sur l'« île rebelle »³⁶.

- 39 Cette vocation du baseball ne s'est pas démentie durant les vingt dernières années, dans les compétitions internationales comme dans les grandes ligues étrangères, américaines et japonaises surtout, où brillent quelques joueurs taiwanais. Le plus populaire d'entre tous est sans aucun doute Wang Chien-ming, lanceur des légendaires Yankees de New-York. Il devient en 2005 le troisième joueur taiwanais à avoir intégré la plus prestigieuse des ligues professionnelles de baseball. Pour sa seule présence, la chaîne de télévision publique taiwanaise (Taiwan Public Television Service) achète les droits de retransmission des matches des Yankees. Le vendredi 29 septembre 2006, lendemain du dernier match de la saison régulière américaine, Wang comptabilisait sa dix-neuvième victoire en tant que premier lanceur de son équipe. Toute la presse insulaire afficha le héros en première page pour fêter l'exploit. Wang et son numéro 40 deviennent célèbres au point qu'il n'est pas rare de croiser dans un stade ou dans la rue un individu arborant un maillot de la star.
- 40 Les discours recueillis au sujet de Wang révèlent que les victoires engrangées sur le sol américain ne sont pas le seul motif de l'engouement des Taiwanais pour ce joueur. La « Gloire de Taiwan » (*Taiwan zhiguang*) sait faire preuve d'humilité dans le succès. Son attitude froide et impassible sur le monticule, sa piété filiale et son attachement affiché au pays en font une figure exemplaire et un porte-étendard. Son style de lancer, hautement technique, a pour effet de tromper les frappes en puissance des batteurs. Ce retournement de la force contre l'adversaire n'est pas sans rappeler certains arts martiaux, mais aussi la politique d'évitement imposée à Taiwan par la menace militaire chinoise. À elle seule, la figure de Wang Chien-ming, le « fils de Taiwan » (*Taiwan zhizi*), condense les représentations que les Taiwanais se font d'eux-mêmes et de leur situation dans le monde³⁷.
- 41 La géographie du baseball correspond, du point de vue des Taiwanais, à une géopolitique du monde tel qu'ils se le figurent. Les principaux acteurs sont aussi les principaux partenaires dans les relations internationales. Les États-Unis, qui résument souvent le monde occidental, représentent un idéal absolu mais lointain, un symbole de modernité qu'il faut atteindre sans pour autant perdre son identité propre. Le Japon fait figure de modèle porteur de la tradition du baseball à Taiwan et de maître à jouer sur lequel il est question de combler un éternel retard. L'iconographie officielle du Kuomintang tend cependant toujours à le montrer comme le rival absolu. La Corée est l'adversaire honni, souvent qualifié de tricheur, qui partage avec Taiwan le statut d'ancienne possession japonaise, et dont le niveau – en baseball comme en économie – a longtemps été comparable. La question de la Chine, peu versée dans le baseball, a pu jusqu'ici être éludée, évitant des tensions supplémentaires entre les deux principaux bords politiques à Taiwan ainsi que dans les relations avec le voisin continental comme cela fut le cas pour la représentation olympique (Xu, 2008)³⁸.
- 42 La force et l'ancrage de cet imaginaire, et cette vocation résolument internationale du baseball de Taiwan, ne sont pas sans conséquences sur le développement de ce sport à Taiwan, dans sa dimension professionnelle principalement. Le poids des représentations

sociales tend à dévaloriser une ligue qui s'inscrit dans le seul cadre national. Ceci explique en partie sa fragilité et ses problèmes d'affluence récurrents³⁹, alors que les rencontres internationales continuent de passionner les foules. Mais ce n'est sans doute pas la seule raison. La Chinese Professional Baseball League (CPBL) n'est pas en mesure de concurrencer les ligues américaines et japonaises qui drainent de plus en plus de joueurs taiwanais dans leurs rangs et de spectateurs devant leurs postes de télévision. La logique économique est ici implacable. Depuis plusieurs années s'est ouvert un débat permanent sur les solutions à adopter pour ne plus voir les jeunes talents partir pour les États-Unis ou le Japon, mais en vain. Les scandales endémiques autour des paris et des matchs truqués n'ont pas cessé d'émousser la popularité d'une ligue dont les joueurs sont censés porter des vertus morales. L'extraordinaire développement économique que connaît l'île dès les années 1980 vient ébranler le modèle social promu par le baseball et offre l'accès à de nouveaux loisirs venant le concurrencer. Sa professionnalisation, intervenue en 1989⁴⁰, est particulièrement tardive au regard des autres grandes ligues nationales de baseball⁴¹. Elle ne put se faire sans les profonds changements politiques et sociaux de cette période. En 1987, la loi martiale est abrogée trente-huit ans après son décret par le Kuomintang (un record en la matière). Avec sa disparition, le régime entame sa réforme démocratique et renonce à sa politique de sinisation pour favoriser celle de taiwanisation, autorisant la création d'une ligue « nationale » aux dimensions de Taiwan.

Conclusion

- 43 Si l'on considère que la professionnalisation du baseball à Taiwan parachève le processus de son adhésion au système global, on remarque immédiatement qu'il n'est pas indépendant de logiques internes et du contexte local. Certaines dispositions idéologiques (mobilisation nationaliste, sinisation de Taiwan, etc.) et leur mise en œuvre (*tiyu*, loi martiale, etc.) peuvent être autant de résistances à la pénétration du « système sportif ». La trajectoire historique de Taiwan, notamment en ce qui concerne son isolement sur le plan international, montre quant à elle l'importance pour ce pays de l'inscription dans le monde du baseball et de ses exigences. Cette adhésion appelle la rupture avec le cadre conceptuel indigène, celui du *tiyu*, pour mieux se conformer à celui du « système sportif », condition préalable et non négociable à son appartenance globale. Mais elle ne peut être séparée de la nécessité d'imprimer certaines singularités sur le sport national. Dans le cas de Taiwan, cela passe par l'élaboration d'un style et de caractéristiques propres, proches de celles du Japon (mais pas identiques), que ce soit sur le plan très concret des pratiques corporelles ou sur celui, plus discursif, des représentations collectives. Si celles-ci n'interfèrent nullement avec le « système sportif », elles enrichissent et nuancent la « culture sportive » du baseball, ce qui ne va pas sans malentendus lorsque les tenants de variations différentes s'y retrouvent confrontés. C'est pourquoi l'analyse de la diffusion des sports, qui réalise l'imposition d'un modèle universel, n'est pas qu'une simple métaphore de la globalisation : elle fournit une illustration concrète et riche de ce que sont les tensions culturelles nées du contexte global.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLIO F., 2000. « Marcher, danser, jouer. La prestation des troupes processionnelles à Taiwan », *Études mongoles et sibériennes*, 30-31 (Jeux rituels) : 181-235.
- ALLIO F., 2007. « Démocratisation et processus électoral à Taiwan », in DELMAS-MARTY M., WILL P.-E. (dir.), *La Chine et la démocratie*. Paris, Fayard : 735-802.
- APPADURAI A., 2005 [1996]. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris, Payot.
- BOST Y.-M., 2000. *L'essentiel du baseball*. Paris, Chiron.
- BOUCHER A., 2008. *La naissance du sport en Chine 1900-1949*. Paris, Publibook.
- CHAIGNE C., PAIX C. & ZHENG C. (eds), 2000. *Taiwan. Enquête sur une identité*. Paris, Khartala.
- DA MATTA R., 1982. « Notes sur le futebol brésilien », *Le Débat*, 19 : 68-76.
- DARBON S., 2008. *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon. De l'histoire événementielle à l'anthropologie*. Paris, MSH.
- DICKSON P., 1999 [1989]. *The New Dickson Baseball Dictionary*. San Diego, Harcourt Brace.
- GMELCH G., (ed.), 2006a. *Baseball without Borders. The International Pastime*. Lincoln, University of Nebraska Press.
- GMELCH G., 2006b. « Is Baseball Really Global ? », in *Baseball without Borders. The International Pastime*. Lincoln, University of Nebraska Press : 305-313.
- GMELCH G., 2006c [2001]. *Inside Pitch. Life in Professional Baseball*. Lincoln, University of Nebraska Press.
- GONZALEZ-ECHEVARRIA R., 1999. *The Pride of Havana. A History of Cuban Baseball*. New York, Oxford University Press.
- GRANET M., 1998 [1922]. *La religion des Chinois*. Paris, Armand Colin.
- GUTTMANN A., 1978. *From Ritual to Record. The Nature of Modern Sports*. New York, Columbia University Press.
- JAMES C. L. R., 2005 [1963]. *Beyond a Boundary*. London, Yellow Jersey Press.
- KLEIN A., 1991. *Sugarball. The American Game, the Dominican Dream*. New Haven, Yale University Press.
- LEE H.-F., 2004. *Histoire de Taiwan*. Paris, L'Harmattan.
- LÉVI-STRAUSS C., 1962. *La pensée sauvage*. Paris, Plon.
- McGIMPSEY D., 2000. *Imagining Baseball. America's Pastime and Popular Culture*. Bloomington, Indiana University Press.
- MORRIS A., 2004. *Marrow of the Nation. A History of Sport and Physical Culture in Republican China*. Berkeley, University of California Press.
- MORRIS A., 2006. « Taiwan : Baseball, Colonialism and Nationalism », in GMELCH G. (ed.), *Baseball without Borders. The International Pastime*. Lincoln, University of Nebraska Press : 65-88.

- PERSPECTIVES CHINOISES, 2000. Dossier : « les dynamiques identitaires à Taiwan », 57 : 44-91.
- REAVES J., 2002. *Taking in a Game. A History of Baseball in Asia*. Lincoln, University of Nebraska Press.
- RUCK R., 1999 [1991]. *The Tropic of Baseball. Baseball in the Dominic Republic*. Lincoln, University of Nebraska Press.
- SUNDEEN J., 2001. « A "Kid's Game"? Little League Baseball and National Identity in Taiwan », *Journal of Sport and Social Issues*, 25(3) : 251-265.
- TSAI T.-H., 1992. *Riju shidai Taiwan bangqiu yundong fazhan guocheng zhi yanjiu : yi 1895 (Mingzhi 28) nian zhi 1926 (Dazheng 15) nian wei zhongxin* [Étude sur le développement du baseball à Taiwan sous l'occupation japonaise : de 1895 à 1926]. Mémoire de master, Taiwan Normal University.
- TSURUMI P., 1977. *Japanese Colonial Education in Taiwan, 1895-1945*. Cambridge, Harvard University Press.
- WEINER A., 1977. « Review of *Trobriand Cricket* : an Ingenious Response to Colonialism », *American Anthropologist*, 79 : 506-507.
- WHITING R., 1989. *You Gotta Have Wa*. New York, Vintage Books.
- XU G.-Q., 2008. « La représentation nationale de la Chine et la question des deux Chines dans le mouvement olympique », *Perspectives chinoises*, 102 : 19-29.
- YU J.-W., 2007. *Playing in Isolation. A History of Baseball in Taiwan*. Lincoln, University of Nebraska Press.
- YU J.-W., BAIRNER A., 2008. « Proud to be Chinese: Little League Baseball and National Identities in Taiwan during the 1970's », *Identities. Global Studies in Culture and Power*, 15 : 216-239.

NOTES

1. Taiwan peuplée de 23 millions d'habitants, dont 2% d'Aborigènes austronésiens (*Yuanzhumin*). La majorité han (chinoise) représente les 98% restants. Elle se divise elle-même entre Hoklo (73%) et Hakka (12%) qui forment ensemble la sous-catégorie des Taiwanais dits « de souche » (*Bendiren*) – et les continentaux (*Waishengren*). Pour plus de détails sur les questions identitaires à Taiwan voir *Perspectives chinoises* (2000) et Chaigne, Paix et Zheng (2000).
2. Cette enquête a été conduite du mois de mai au mois de novembre 2008. Durant cette période, j'ai suivi l'équipe des Brother Elephants dans la plupart de ses déplacements à travers l'île pour jouer les rencontres du championnat de la ligue professionnelle, ainsi que sur ses lieux d'entraînements (principalement sur le terrain de Longtan, dans le district de Taoyuan, qui appartient à l'équipe) et jusque dans les dortoirs et chambres d'hôtel des joueurs. Les entretiens, pour beaucoup des discussions informelles, se sont tenus, selon l'interlocuteur, en mandarin (avec les Taiwanais) ou en anglais (avec les joueurs étrangers). Les propos recueillis en langue hokkien l'ont été avec l'assistance d'interprètes.
3. Interrogé sur les problèmes d'adaptation des joueurs étrangers dans son équipe, le manager général des Elephants se contente de répondre (en mandarin) : « qiu dao nali doushi yuande (partout la balle est ronde) ».
4. Un lanceur américain qui avait joué dans de nombreux pays se plaisait à répéter que le baseball était : « the same everywhere, every time different ».

5. Suite à une défaite militaire en 1894, Taiwan fut cédée au Japon par la Chine de la dynastie mandchoue des Qing dont elle était une province depuis 1885. Elle retourne dans le giron chinois en 1945, après la défaite du Japon dans la Seconde Guerre mondiale.
6. Certains de ces « jeux athlétiques », comme le *sumo* japonais ou le *buzkashi* afghan, sont entrés, depuis plus d'un siècle parfois, dans un processus de « sportisation ».
7. Le « recouvrement » de Taiwan en 1945 par les forces chinoises de Chiang Kai-shek est en réalité un coup de force politique et militaire qui n'a jamais été formellement confirmé par aucun traité international multilatéral (Lee, 2004 : 81-84).
8. La résolution 2758 prise par l'ONU le 25 octobre 1971 prévoit que la république populaire de Chine devient la seule représentante légitime de la Chine, excluant les représentants KMT de tous ses organismes. Si les communistes deviennent les gouvernants officiels de la « seule » république de Chine, le KMT refuse de son côté d'abandonner cette appellation pour l'entité qu'elle contrôle.
9. Il n'y a pas la place ici de faire un exposé détaillé. Je me contenterai de décrire l'essentiel du dispositif. On ne peut que difficilement faire l'économie de schémas pour l'appréhender efficacement. Je renvoie à ceux proposés par Yvon-Marie Bost (2000 : 31-34).
10. Pour un tour d'horizon des nations qui s'adonnent au baseball, voir l'ouvrage collectif édité par George Gmelch (2006a).
11. Bien qu'il ne puisse prétendre au titre de sport national au Canada, le baseball s'y est fortement ancré.
12. Les anciennes colonies britanniques de la Caraïbe sont restées fidèles au sport impérial : le cricket.
13. Les autres grandes ligues, professionnelles ou non, des pays que nous venons de citer ont un niveau, une affluence, des infrastructures et une gestion seulement comparables aux ligues mineures américaines (*minor leagues*).
14. Au cours des premières années de l'occupation les nouveaux maîtres des lieux sont confrontés à une résistance farouche et plus de 30 000 Taiwanais sont massacrés par les soldats japonais entre 1895 et 1902 (Lee, *op. cit.*).
15. Les Japonais entreprennent la généralisation de l'enseignement public et rendent la scolarité obligatoire pour les deux sexes. Le taux de scolarisation en primaire passe de 5% à 71% entre les premières années du XXe siècle et 1943. Parallèlement à ces écoles publiques, d'autres sont réservées aux seuls Japonais (Tsurumi, 1977).
16. Le hokkien (ou minnanaï) est la langue des Hoklo, la population majoritaire de l'île issue des vagues migratoires en provenance de la province du Fujian (qui se situe directement de l'autre côté du détroit de Formose) entre les XVIIe et XIXe siècles. Il est parfois simplement appelé taiwanais (*taiyu*).
17. Ils sont appelés bâtons d'encouragements (*jiayoubang*).
18. Dans la religion populaire taiwanaise, au plus l'ambiance sera « chaude et bruyante » (*laojiat* en hokkien, ou *renao* en mandarin), au plus l'action propitiatoire aura de chances d'être un succès (Allio, 2000).
19. Ce qui n'est apparemment pas le cas au Japon (Whiting, 1989 : 95).
20. Quand la balle est frappée au-delà de la ligne courbe qui délimite le champ extérieur, le batteur peut exécuter un tour de circuit sans craindre l'élimination, ainsi que ses partenaires déjà sur bases.
21. Coup tactique où le batteur se contente de toucher la balle et non de la frapper, de sorte que ses coéquipiers sur bases puissent progresser sur le circuit, mais s'interdisant presque à coup sûr d'atteindre la première base.
22. La plupart des joueurs taiwanais pratiquent le baseball en équipe scolaire depuis le primaire. Mais c'est à leur entrée dans le secondaire, qui correspond à l'âge de 13 ou 14 ans, qu'ils expérimentent la vie en dortoir qu'ils ne quittent pas de la semaine, voire de l'année.

23. Le *catchball* est une dimension fondamentale de la culture baseballistique américaine. Il correspond à la première expérience du jeu pour la plupart des jeunes garçons dont on a pu dire qu'elle constituait une forme de « rédemption » du père qui recrée par son intermédiaire le lien distendu avec le fils (McGimpsey, *op. cit.*).
24. Le vol de base consiste en la progression d'un attaquant déjà placé sur base au prix d'une course dans le dos de la défense, c'est-à-dire au moment où le lanceur s'apprête à envoyer la balle en direction du marbre.
25. À dix points d'écart, les défenseurs de bases s'avancent dans le champ intérieur pour limiter les chances de « coups sûrs ». De fait, la défense s'expose volontairement aux vols de base, sachant qu'ils ne doivent plus avoir cours. Si une telle action est cependant réalisée par l'attaque, la sanction est immédiate. Le prochain batteur de l'équipe fautive à se présenter sur le marbre se verra adresser par le lanceur une première balle qui le frôlera dans le meilleur des cas ou le frappera de plein fouet, ce qui est pour le moins douloureux.
26. En 2000, les représentations sur les billets de banque sont modifiées. Au lieu des seules figures des « pères de la République », Sun Yat-sen et Chiang Kai-shek, le recto de certaines nouvelles coupures montre une activité considérée comme représentative de Taiwan. C'est le cliché d'une équipe scolaire aborigène qui est choisie pour figurer au recto du nouveau billet de 500 dollars taiwanais. Ces billets sont toujours en circulation de nos jours.
27. Pour sa dernière candidature à l'intégration de l'ONU en 2008 (la première sous le nom de Taiwan), le gouvernement insulaire avait choisi comme emblème un globe terrestre tenu à la façon (très spécifique) d'une balle de baseball, sur lequel était inscrit : « UN (pour United Nation) for Taiwan. Peace forever ».
28. Cette équipe se nommait Jianong (Kano en japonais). Chiayi est une ville du sud de Taiwan.
29. Le tournoi du Koshien est une prestigieuse compétition annuelle qui rassemble les meilleures équipes universitaires du Japon.
30. Ceci n'est pas sans rappeler le cas du cricket antillais dont les contradictions sont si bien décrites par C. L. R. James dans *Beyond a Boundary* (2005).
31. Le terme *senpai* est d'ailleurs parfois employé par des joueurs taiwanais pour désigner un *xuezhang*.
32. Taiwan se trouve alors de nouveau séparée du continent chinois et demeure le seul territoire contrôlé par le gouvernement de la république de Chine dont elle porte encore le nom et les attributs. La Chine continue de revendiquer sa souveraineté sur Taiwan qu'elle considère comme une « île rebelle ».
33. Ce qui entraîne la rupture immédiate des relations diplomatiques entre Taiwan et les États-Unis.
34. Les équipes participantes sont, selon le règlement, composées d'élèves d'une même école. La compétition a cependant été dominée par des équipes taiwanaises qui rassemblaient les meilleurs éléments de tout le pays.
35. Imposée quelques mois avant l'exil de 1949, la loi martiale ne sera levée qu'en 1987.
36. Pour une approche plus complète du contexte politique de Taiwan et de son histoire, je renvoie le lecteur à l'article très complet que Fiorella Allio (2007) lui consacre dans le collectif *La Chine et la démocratie*.
37. Il en va ainsi du *futebol* brésilien décrit par Roberto Da Matta (1982 : 71). Il se distingue du football européen par le « jeu de taille », c'est-à-dire par l'évitement de la confrontation directe avec un adversaire dans un mouvement à la fois élégant et trompeur. Or, cet « art de la filouterie » est généralement reconnu et revendiqué par les Brésiliens eux-mêmes comme étant celui qui permet de parvenir à ses fins, en politique comme dans la vie quotidienne.
38. Deux récentes victoires de la Chine lors des derniers J. O. de Pékin et dans la World Classic Baseball Cup de 2009, sont venues perturber cet équilibre qui avait jusqu'ici permis un développement pacifique du baseball à Taiwan.

39. J'ai pu assister à des matchs comptant pour la saison dans des stades de 15 000 places qui accueilleraient moins de 500 spectateurs.
40. Après plusieurs occasions manquées, la CPBL naît de la démarche conjointe d'entrepreneurs privés et de la Chinese Taipei Baseball Association (CTBA), un institut public (Yu, *op. cit.* : 91-96).
41. Le baseball est un sport qui s'est rapidement ancré dans le professionnalisme. Les États-Unis s'y sont convertis au tournant des années 1870, suivis par le Japon au début des années 1930.

RÉSUMÉS

Introduit durant l'occupation japonaise (1895-1945), le baseball de Taiwan s'inscrit dans un système éducatif martial et entretient un style de jeu proche de celui pratiqué au Japon. Il continue d'être un lien culturel privilégié avec l'ancien empire colonial après le retour de Taiwan dans le giron de la Chine (1945). Il n'est plus question alors de faire jeu égal avec les colons mais de s'associer au mouvement nationaliste de modernisation de la Chine. Le baseball est intégré à la « culture physique » de masse sous l'égide des autorités du Kuomintang (KMT). Taiwan voit son baseball devenir l'étendard d'un gouvernement en exil (1949) et d'un État fantôme en mal de reconnaissance internationale après son éviction des Nations Unies (1971). Longtemps maintenu au service de l'État et de l'éducation des masses, le baseball taiwanais se professionnalise au tournant des années 1990. Dès lors, il s'inscrit pleinement dans le « système sportif » globalisé tout en conservant des spécificités locales qui le rendent souvent difficile d'accès aux joueurs venus de l'Ouest. Cet exemple met en évidence la distinction fondamentale entre l'adoption (ou non) du « système sportif » et les différentes formes de réappropriation d'une culture sportive lors de la diffusion d'un sport.

Introduced during the Japanese occupation (1895-1945), baseball in Taiwan is part of a martial education system and maintains a playing style similar to that practiced in Japan. It continued to be a special cultural link with the former colonial empire after the return of Taiwan to the bosom of China (1945). It was no longer a question then of matching the settlers but instead of joining the nationalist movement to modernize China. Baseball was incorporated into mass « physical culture » under the auspices of the authorities of the Kuomintang (KMT). Taiwan saw its baseball become the standard of a government in exile (1949) and of a phantom state lacking international recognition after it was ousted from the United Nations (1971). Restricted for a long time to serving the state and mass education, Taiwanese baseball became professional at the turn of the 1990s. Since then, it has become fully a part of the globalized 'sports system' while retaining local characteristics that often make it difficult to access by players from the West. This example highlights the fundamental distinction between the adoption (or not) of the 'sports system' and the various forms of re-appropriation of a sporting culture in the spreading of a sport.

INDEX

Mots-clés : baseball, culture physique, diffusion, modernité, système sportif, Taiwan

Keywords : baseball, diffusion, modernity, physical culture, sports system, Taiwan

AUTEUR

JÉRÔME SOLDANI

Université de Provence, IDEMEC jeromesoldani@hotmail.fr